ŒUVRES
CHOISIES
DE PRÉVOST.

TOME SEIZIÈME.

Se Trouvent

CHEZ { GARNERY, Libraire, rue de Seine, N.° 6;
NICOLLE, Libraire, rue de Seine, N.° 12;
LEBLANC, Imprimeur-Libriare, Abbaye Saint-Germain-des-Prés.

ŒUVRES
CHOISIES
DE PRÉVOST.

Avec Figures.

TOME SEIZIÈME.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC.

1810.

HISTOIRE
DE GUILLAUME
LE CONQUÉRANT.

PRÉFACE.

UN écrivain consulte peu ses intérêts lorsqu'il choisit pour matière de son travail l'histoire d'un temps obscur. S'il en a plus d'honneur à espérer de ses recherches, il doit avoir peu redouté la fatigue et les autres difficultés d'une carrière où il ne peut marcher que le flambeau à la main, et où le secours même qu'il tire de cette foible lumière ne suffisant pas toujours pour lui faire percer l'épaisseur des ténèbres, il fait peu de pas sans avoir besoin de s'aider d'une infinité d'autres secours. Quoique la critique en fournisse un grand nombre, la plupart sont si vagues et si incertains, qu'il n'en faut pas espérer beaucoup d'utilité contre certains obstacles; sans compter la peine qu'il en coûte à les employer. J'ai senti toutes ces craintes en formant le projet de l'ouvrage que je donne au public; mais diverses raisons me les ont fait surmonter.

En jetant une vue générale sur le

dixième et le onzième siècles, auxquels on attribue tant d'obscurité, j'ai reconnu que cette plainte ne convient à chaque nation que lorsqu'elle se borne à ses propres écrivains : il est vrai que non-seulement le nombre en est fort petit dans cet intervalle, mais qu'il n'est guère composé que de gens d'église, ensevelis presque tous dans les préjugés de leur profession, ou dans des ténèbres encore plus impénétrables, qui sont celles de la grossièreté et de l'ignorance. Tous les faits qu'ils ont entrepris de rapporter, ayant pris entre leurs mains la teinture de leurs dispositions, il paroît presque impossible aujourd'hui de démêler la vérité dans leurs écrits, parce que, au milieu d'une foule d'erreurs et de contradictions, on ne sait presque jamais quel fond l'on doit faire sur de tels témoignages. Mais j'ai remarqué, d'un autre côté, qu'il y a un fil à trouver dans ce labyrinthe, et voici par quelle voie je me suis flatté de l'avoir découvert. Chaque nation, comme j'ai dit, a peu d'écrivains dans les deux siècles bar-

bares où je me suis efforcé de pénétrer, et ce petit nombre est méprisable par l'ignorance, ou suspect par les préjugés; mais toutes les nations en ayant eu quelques-uns, la totalité en donne une multitude; et quoiqu'ils soient presque tous d'une fidélité fort douteuse, les raisons qui doivent faire recevoir leur témoignage avec défiance, ne sont pas toujours de la même nature. Or, cette différence, et souvent l'opposition même de leurs caractères et de leurs motifs, devient comme une règle sur laquelle on peut, si j'ose parler ainsi, les mesurer l'un à l'autre, et chercher la vérité dans les détours même que la partialité ou l'ignorance leur ont fait prendre pour s'en écarter; à-peu-près comme l'on écoute toutes sortes de témoins dans les tribunaux de justice, pour juger ensuite de la force de leurs dépositions, par les lumières qu'elles se prêtent mutuellement, sans exiger même qu'ils découvrent le secret de leurs motifs, que l'office des juges est d'approfondir, par la comparaison des circonstances et des témoignages.

La difficulté n'est donc qu'à rassembler tous les témoins historiques des différentes nations, et qu'à se mettre en état de les entendre. Je me suis ouvert ces deux voies avec plus de facilité qu'un autre, par les relations que je me suis établies depuis long-temps dans différents pays, et par la connoissance que j'ai de plusieurs langues. Ainsi, environné de tous les secours à la faveur desquels je pouvois commencer mon entreprise, je n'ai point eu d'autre embarras que celui d'un juge qui écoute ou qui lit un grand nombre de dépositions, pour en tirer la vérité par la règle que j'ai fait observer.

L'Histoire d'Angleterre et de Normandie, dans le dixième et le onzième siècles, a des rapports si étendus à celle des autres états de l'Europe, qu'indépendamment de l'utilité dont celle-ci peut être pour l'éclaicir, elle y entre quelquefois nécessairement par des événements communs à l'une et à l'autre. L'Italie étoit remplie de Normands et d'Anglois, qui avoient commencé à s'y former des établissements

avant le règne de Guillaume. L'Allemagne et la Flandres, soit par des mariages ou par d'autres raisons d'intérêts, avoient des affaires continuelles à démêler avec la Normandie. Le Danemarck, la Suède et la Norwège même, depuis que Canut-le-Grand en avoit fait la conquête, étoient sans cesse en guerre ou en négociations avec l'Angleterre. L'Espagne eut plus d'une fois l'occasion de connoître Guillaume par la terreur de ses armes, et plus particulièrement encore par le mariage d'un de ses rois avec la princesse Adèle. L'Ecosse et l'Irlande laissèrent passer peu d'années sans troubler les Normands dans la possession de l'Angleterre. Enfin, l'on concevra sans peine que la France, inquiettée de la grandeur et de la puissance d'un de ses vassaux, chercha toujours à lui susciter des obstacles, et que, soit par l'adresse ou par la force, elle causa sans cesse ou des alarmes ou de véritables périls au plus redoutable de ses voisins. Ainsi, l'histoire de tous ces états se trouve tellement mêlée avec celle que j'écris,

qu'il seroit impossible de traiter celle-ci sans la connoissance de toutes les autres. Or, j'ai fait dans d'autres ouvrages une réflexion que je crois avoir rendue sensible: c'est qu'il n'y a qu'une extrême témérité qui ait pu faire entreprendre à quelques écrivains françois de parler des affaires étrangères sans s'être familiarisés avec la langue du pays dont ils ont voulu donner l'histoire. Jugeons-en par quelques ridicules essais que divers étrangers ont publiés sur la nôtre. Je ne connois que d'Avila et Bentivoglio qui se soient fait quelque réputation en parlant des affaires d'autrui; encore ne trouve-t-on point dans leurs ouvrages ces détails intéressants, qui marquent une parfaite connoissance de la matière qu'on traite, et qu'il ne faut attendre que de ceux qui les ont puisés dans leurs véritables sources.

Quel amas d'erreurs et d'absurdités, par exemple, ne trouve-t-on pas dans les chroniques de Normandie, et même dans Dudon de Saint-Quentin, lorsqu'il est question de l'origine des Normands,

et de leurs premières expéditions en France et en Angleterre? Non-seulement on n'y aperçoit nulle trace de chronologie, mais les faits y sont aussi altérés que les noms; et l'imagination de ces écrivains paroissant toujours tournée au merveilleux ou au terrible, ils ont recours à l'invention, lorsque leur sujet manque de l'un ou de l'autre de ces ornements. Les Danois ayant leurs historiens, on sent que c'est d'eux qu'il faut tirer des lumières sur l'état de leur pays, au temps de leurs conquêtes, sur les motifs de leurs excursions, sur la méthode qu'ils y observoient; enfin sur le détail même de leurs brigandages et de leurs opérations militaires; et que le secours qu'on peut espérer là-dessus de nos histoires se réduit au récit de quelques scènes extérieures, dont nos écrivains n'ont connu ni le principal but, ni les véritables ressorts. Il n'y aura point de lecteur judicieux qui ne soit plus satisfait de l'idée nette et succincte que je vais donner de la source de ces grands événements, d'après un historien sensé, qui

s'est conduit par les principes que je fais profession d'adopter ; et je ne puis me dispenser de donner cet éclaircissement à la tête de mon ouvrage.

La presqu'île de *Scandie* ou de *Scandinavie*, située au nord de l'Europe, comprend un espace d'environ quatre cents lieues de longueur du midi au septentrion, sur environ cent cinquante lieues de largeur d'orient en occident. Si l'on doit ajouter foi à ce que les historiens du nord ont rapporté touchant l'origine de leurs ancêtres, ce pays se trouva peuplé peu de temps après le déluge de deux nations, ou plutôt de deux branches du même peuple. C'étoient les Goths et les Suédois qui formèrent deux grands royaumes dans cette partie du monde. De ces deux peuples, qui furent tantôt unis, tantôt séparés, sortirent, selon les mêmes auteurs, toutes les colonies qui peuplèrent enfin tout le reste de l'Europe, après la chute de l'empire romain; mais sans examiner si tout ce qu'ils avancent touchant les premières conquêtes de ces peuples est

appuyé sur d'assez bons fondements, contentons-nous de les prendre pour guides dans ce qu'ils racontent de ceux qui demeurèrent dans le pays du Nord.

Sous le règne d'Erick, sixième roi des Goths, la Gothie se trouva tellement peuplée, que tous ses habitants ne pouvoient plus y trouver leur subsistance. Pour remédier à ce mal, qui alloit sans cesse en croissant, Erick se vit obligé d'envoyer une partie de ses sujets dans les isles voisines. Avec le temps, ces colonies peuplèrent, non-seulement les isles, mais encore cette partie du continent qui forme la presqu'isle de *Jutland*, connue autrefois sous le nom de *Chersonnèse Cimbrique*. Les peuples répandus dans ces isles et dans la Chersonnèse reconnurent, pendant plus de sept cents ans, les rois de Gothie pour leurs souverains. Humel, le seizième de ces rois, fut le premier qui leur donna pour maître *Dan*, son second fils, de qui le Danemarck a pris son nom. La Norwège, située au nord de Jutland, fut aussi peuplée vraisemblablement par

des colonies de Goths, puisqu'elle demeura long-temps sous l'obéissance des rois de Gothie. Dans la suite, et après diverses révolutions, la Norwège s'étant soustraite à la domination de ses premiers souverains, fut gouvernée par des juges, jusque vers la fin du neuvième siècle de l'ère chrétienne, qu'elle fut soumise à un roi. Les Danois et les Norwégiens étant ainsi séparés des Goths et des Suédois, se rendirent si puissants, qu'ils se trouvèrent en état de soutenir différentes guerres contre la Gothie et la Suède, d'où ils tiroient leur origine. La situation de leur pays, et la facilité qu'ils avoient de trouver chez eux avec abondance tout ce qui sert à la construction et à l'équipement des vaisseaux, leur procuroient des avantages qui les rendoient supérieurs sur mer à tous leurs voisins. Dans la suite, ils employèrent toutes leurs forces maritimes à faire des courses, à piller les vaisseaux, et à ravager les côtes des diverses nations de l'Europe. La France, l'Angleterre et les Pays-Bas furent plus exposés

que les autres pays à leurs brigandages. Pendant plus de cent cinquante ans, on ne vit dans ces mers que des vaisseaux danois qui y exerçoient leurs pirateries. Ils s'étoient rendus si puissants, que Charlemagne ne put jamais parvenir à subjuguer les Saxons pendant qu'ils reçurent du secours des Danois. L'histoire remarque que cet empereur ayant envoyé Pepin, son fils, pour faire la guerre aux Saxons, Gothric, roi de Danemarck, leur envoya un secours de trois cents vaisseaux, qui empêcha ce jeune prince d'exécuter les ordres de son père. Un historien du Nord assure que Charlemagne ne ressentit jamais de joie plus vive que celle que lui causa la mort de Gothric, parce qu'il désespéroit d'exécuter ses desseins aussi long-temps que ce redoutable adversaire seroit en état de lui résister.

Comme la population est considérable dans les pays froids, il arrivoit souvent que le Danemarck et la Norwège se trouvoient chargés de beaucoup plus d'habitants qu'ils n'en pouvoient contenir. On